

Image + Nation Ondes latines et autres agréments

Élie Castiel

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73411ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2015). Image + Nation : ondes latines et autres agréments. *Séquences*, (294), 39–39.

Image+Nation

Ondes latines et autres agréments

On ne posera plus la même question, mais on y répondra: Image+Nation est là pour rester malgré le manque adéquat de subventions gouvernementales, pour la simple raison que les images queer sont presque totalement absentes pendant le reste de l'année. Il nous vient à l'esprit de penser qu'à mesure que la communauté LGBT obtient des droits, l'état social se resserre de plus en plus, comme pour résister à toutes ces revendications.

ÉLIE CASTIEL



El tercero

Disons-le sans ambages: l'édition 2014 d'Image+Nation s'avéra éclatante, notamment parce que les films à caractère homosexuel se définissent dorénavant par le prisme de la normalité (excellente technique, propos pertinents, regard positif sur la réalité gaie, tendance interventionniste sans véritablement pousser la note à l'extrême). Ceci est d'autant plus vrai dans le mini hommage rendu aux cinémas gais de la latinité. Le Prix du jury fut attribué à **Futuro Beach** (*Praia do futuro*) du (Algéro)-Brésilien Karim Aïnouz, connu pour son poétique et troublant **Madame Satã** (2002). On comprend la démarche du jury qui, à l'accoutumé, rend hommage au film qui s'est le plus démarqué par son approche formelle. C'est le cas du film d'Aïnouz, soumettant le spectateur à une rééducation du regard.

Nous avons bien apprécié **Le Match ultime** (*La partida*) du Cubain Antonio Hens. Ici, le rapport à l'image est plus brut, au diapason d'une Havane où le sexe est dans l'air, à chaque respiration. Le cinéaste affermit la fiction de tensions mélodramatiques, mais dans le contexte d'une histoire d'amour homosexuelle non partagée, elle fonctionne à merveille, donnant la possibilité aux comédiens de se donner (littéralement) corps et âme.

D'Argentine, Rodrigo Guerrero s'offre le luxe du triolisme (*threesome*) dans **El tercero**, mais ne le réduit pas à sa plus simple expression. À l'intérieur de sa manifestation purement charnelle, il propose une fiction où les angoisses de l'appartenance, les souffrances de la différence et l'affirmation du couple ressortent gagnantes. Et lorsqu'il s'agit simplement de sexe, les trois corps s'entrelacent, avec une exubérance jouissivement naturelle, au point où elle suscite l'excitation et l'extase parmi les spectateurs. Et ce n'est pas du porno, tout juste un rapport à l'autre d'un érotisme consommé.

Mais **Cuatro lunas** (*Four Moons*) du Mexicain Tovar Velarde demeure le film qui nous a le plus envoûtés et séduit le public. À travers quatre histoires mettant en scène des homosexuels d'âges différents de milieu bourgeois, le réalisateur revendique le droit à une orientation sexuelle autre, bâtie sur un rapport normal à l'entourage social: deux hommes gais connaissent les mêmes problèmes de couple que les hétéros; un préadolescent, amoureux de son cousin du même âge, finit par revendiquer sa sexualité aux yeux ébahis de son entourage; un homme âgé découvre sa sexualité, mais se demande en fin de compte si, à cette étape de la vie, ça vaut la peine de changer, particulièrement lorsqu'on a fondé une famille depuis de très nombreuses années; et

finalement, l'amour non partagé entre deux jeunes hommes montre que certaines histoires finissent bien malgré les obstacles. Sexy, émouvant et d'une grande tendresse envers des personnages tout à fait crédibles.

Côté autres horizons, **Land of Storms** (*Viharsark*), du Hongrois Ádám Czász, proposait un conte amoureux d'une force d'émotion tragique. Les pulsions autant sexuelles qu'affectives entre deux jeunes hommes de milieux et de cultures différents se heurtent à l'homophobie ambiante d'une Hongrie rurale réductrice, en prise avec un machisme qui force le délire. Mais c'est surtout le travail sur le plan, d'une irrésistible teneur, et le cadrage, situant par moments les corps en transe dans une ambiance de sexualité intense, qui exercent un tel pouvoir sur notre regard. Une des plus belles propositions du festival, qui méritait au moins une mention.

Si le Cambodgien Hong Khaou possède un sens inné du récit dans son premier long métrage, **Lifting**, production de la Grande-Bretagne, il n'en demeure pas moins un exercice de style qui, malgré une écriture raffinée, finit par lasser. Le film oscille entre les bravoures visuelles et le propos, parfois enfermé dans un cercle de répétitions interminables, ce qui n'empêche pas Ben Whishaw et Pei-peï Cheng d'offrir des performances mémorables.

En ce qui a trait au documentaire, **Mondo Homo** est construit en harmonie avec son sujet, un panorama éducatif et sensuel sur la production porno gai du cinéma français dans les années 1970. **Trash**, ludique, excitant, instructif et d'une nostalgie réconciliatrice. Et finalement, **Gilda**, le très beau documentaire-hommage à la Reine des nuits de Montréal, lorsque la métropole brillait par ses atmosphères nocturnes sensuellement chaudes. Un beau défi de la part de Julien Cadieux.